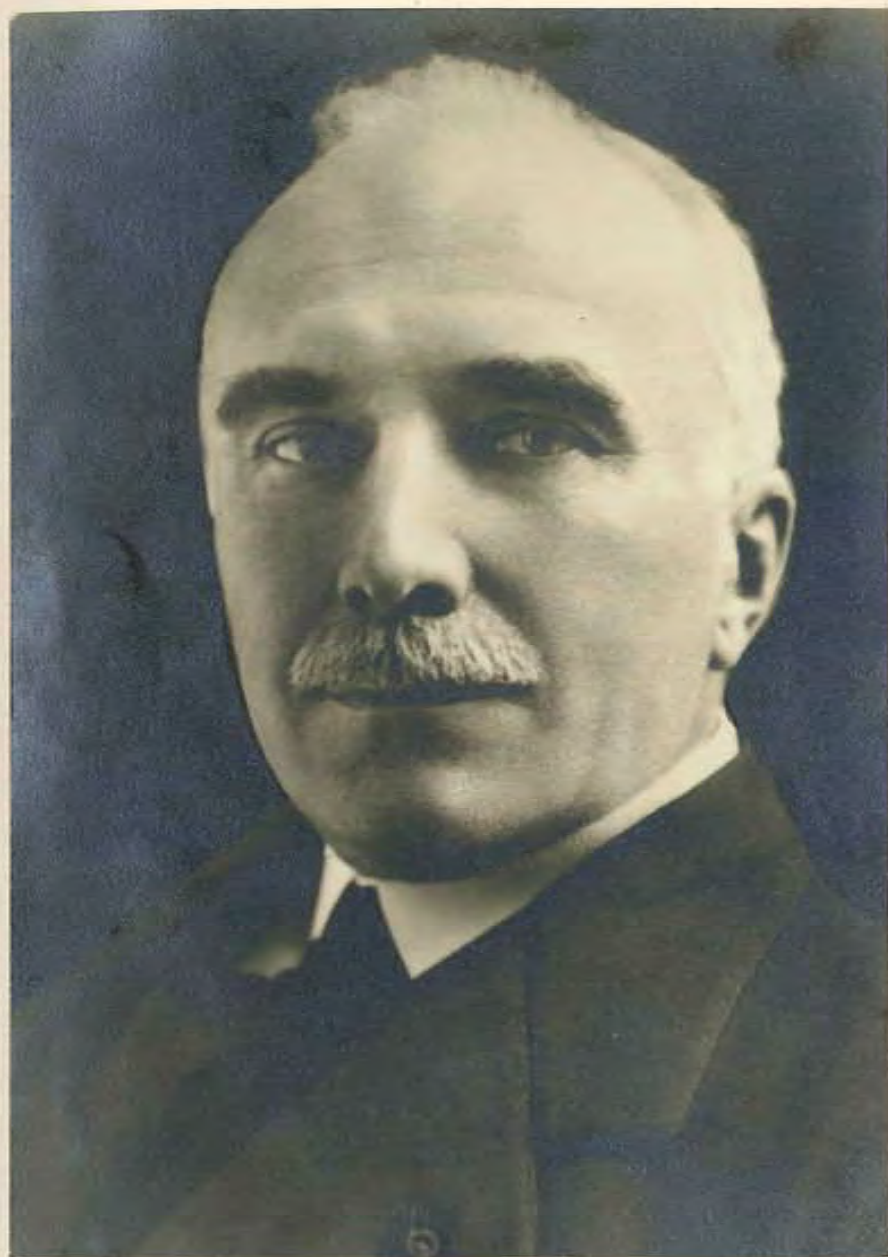




LEON BERARD

17 février 1870 - 2 septembre 1956

DISCOURS PRONONCÉS

EN L'ÉGLISE DE LA RÉDEMPTION

LE 4 SEPTEMBRE 1956

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR

LE DOCTEUR RENÉ PEYCELON

AU NOM DES ANCIENS ÉLÈVES DE
MONSIEUR LE PROFESSEUR BÉRARD

Mon cher Patron,

Au soir d'une carrière magnifique, vous venez de vous endormir et de rentrer dans le grand silence de l'éternel repos. Tous les chirurgiens de notre ville et de notre province sont là, venus apporter l'ultime salut à leur maître vénéré, car tous nous sommes vos élèves ou les élèves des disciples que vous avez formés. Et, tous, nous avons le sentiment que nous perdons en vous notre chef respecté et aimé, et qu'avec vous s'en va une figure légendaire de l'histoire chirurgicale lyonnaise.

Vous avez été pour nous un exemple. Vous aimiez vous-même nous raconter votre dépaysement et vos hésitations quand, descendu du Jura, vous avez abordé les études médicales.

Vos qualités de travail et d'énergie vous portèrent bien vite au premier rang. Et nous savions à votre école, que dans la rude vie du chirurgien, candidat aux concours hospitaliers ou universitaires, l'effort personnel et le labeur quotidien restent, quoiqu'on en dise, la seule voie qui mène au but envié.

10

Arrivé à la Clinique Chirurgicale, vous avez été un chef d'école merveilleux. Avec votre sens de l'organisation et votre autorité innés, vous saviez créer une atmosphère où chacun travaillait dans la joie et la confiance, au poste qui lui était confié et je garde le souvenir de ces longues matinées de l'Hôtel-Dieu où tous se donnaient de plein cœur à la besogne de chaque jour... Votre jugement des hommes était large et compréhensif, car jamais vous n'avez freiné vos élèves dans leurs initiatives, les aiguillant au contraire à entreprendre et à oser chaque fois qu'une voie nouvelle vous apparaissait. Car ce fut bien la marque de votre esprit que de chercher sans cesse par un effort nouveau à vous attacher à des problèmes qui vous semblaient plein d'avenir.

Vous avez exploré presque tous les domaines de la

chirurgie et chacun vous est redevable de vos travaux. Vous avez créé et amené à son point de perfection définitive la chirurgie thyroïdienne. Vous avez été le défenseur de l'ostéosynthèse à sa naissance et elle vous doit d'avoir acquis droit de cité en France. Vous avez été le premier à vous intéresser aux malheureux cancéreux et à prévoir ce que l'on pouvait obtenir par l'association, dans un même service et sous une même direction, de la chirurgie et de la radio ou curie-thérapie. Et vous avez été le fondateur des centres anti-cancéreux dont le modèle en France, proche de Grange-Blanche, porte déjà votre nom. Surtout vous avez tout de suite pressenti quel serait l'avenir magnifique de la chirurgie thoracique; que ce soit à l'hôpital ou en milieu sanatorial vous avez été l'ouvrier de la première heure dans ce domaine inconnu et avez ainsi ouvert la voie qui a permis d'atteindre à la perfection actuelle.

11

Et toutes ces longues années de labeur vous valurent honneurs et distinctions venus de France et de l'Etranger. Vous les avez acceptés en les jugeant à leur propre valeur, heureux de les recevoir non pas tant

pour vous-même, que pour l'école que vous représentiez, pour vos élèves, pour le rayonnement que vous donniez à notre Faculté et à notre ville. Et c'est au soir de votre carrière universitaire, chargés de gloire et d'honneurs que vous m'avez paru le plus grand et que j'ai mieux perçu la qualité exceptionnelle de votre personnalité. Je
12 me souviens de cette matinée où, sortant du quartier opératoire de la clinique Vendôme, vous m'avez dit : "Mon cher ami, je pose le bistouri - c'est terminé. Je commence une nouvelle vie". Vous n'avez plus opéré depuis. Mais, alors que d'autres auraient trouvé motif à idées maussades, vous vous êtes consacré avec une ardeur juvénile à des tâches multiples ; administration d'hôpitaux hélio-marins et sanatoria, voyages, lectures, sociétés savantes. Et nous nous étions habitués à vous retrouver avec émerveillement, toujours éternellement jeune, souriant, magnifique de prestance. Et il nous semblait que jamais le plaisir de vous avoir parmi nous ne pût un jour cesser.

Et puis, mon cher patron, j'ai vécu auprès de vous trois semestres d'internat, deux années de clinicat... Vous

m'avez permis de vivre souvent dans l'intimité de votre famille. Je connaissais les qualités de votre cœur et je vous pleure un peu comme un père. Sous votre abord parfois rude et votre verbe rocailleux, se cachaient beaucoup de bonté et de sensibilité. Vous aimiez vos élèves, vous vous intéressiez à eux, à leur famille, à leur avenir. Et c'est très simplement et sans contrainte que nous
13 aimions nous entretenir avec vous. Et c'est ainsi que nous savions quelle force d'âme et quel courage étaient les vôtres. Il est peu de pères qui aient été plus cruellement frappés que vous l'avez été. A chaque malheur nous vous avons senti vous raidir dans votre épreuve, avec un peu plus de tristesse dans votre regard. Mais le départ de Marcel a été pour vous une atteinte au-dessus des possibilités. Il était le couronnement de votre carrière, étant devenu le successeur et l'égal de son père. La fatalité n'a pas voulu que ce suprême sacrifice vous fût épargné. Mais vous allez le retrouver maintenant et il nous est impossible de ne pas vous réunir dans les mêmes sentiments.

Mon cher patron, les hommes ne se survivent que dans la mesure où ils laissent un exemple. Vous avez ici autour de vous ceux qui vous ont aimé et qui sont fiers d'avoir été vos élèves.

HOMMAGE
DU
PROFESSEUR SANTY

Mon cher maître,

Il y a huit mois, vos amis, vos collègues, vos élèves se groupaient déjà ici même, autour de vous, raidi devant le sort injuste qui vous frappait. Vous veniez dire un suprême adieu à votre fils Marcel, dont la destinée avait cependant paru être de vous prolonger dans un rayonnement hors pair et qu'un accident aveugle enlevait à l'affection de tous.

Il nous avait paru qu'une fois encore votre énergie surmonterait l'immense douleur qui vous étreignait; mais sous votre impassibilité apparente, le chagrin faisait son œuvre, et c'est pour vous apporter à vous aujourd'hui l'ultime témoignage de notre admiration, de notre reconnaissance, de notre affection que nous sommes à nouveau réunis dans cette même église.

Ce que fut votre splendide carrière, ce que fut votre rôle dans l'évolution de la Chirurgie contemporaine, de nombreux mémoires vont le rappeler de toutes parts en France et à l'étranger. Mais il m'appartient, comme élève et comme successeur dans cette chaire de Clinique chirurgicale que vous avez illustrée pendant 26 ans, 18 de rappeler ici les raisons que nous avons d'admirer votre œuvre et de témoigner de la grandeur du rôle que vous avez joué, non seulement pour le plus grand éclat de la Chirurgie lyonnaise, mais aussi pour le renom de la Chirurgie française.

J'ai eu l'honneur d'être votre premier chef de Clinique. Vous m'aviez désigné dès votre accès à la Chaire de Jaboulay, en 1914.

A mon retour des quatre années de guerre, vous m'avez accueilli paternellement dans votre Service de Clinique, me faisant confiance, me guidant, m'associant enfin aux deux grandes œuvres qui ont fait de vous l'un des pilotes de la Chirurgie contemporaine.

La lutte contre le cancer, thème qui connaît maintenant une ampleur colossale mais qui, en 1932, en était

à ses premières tentatives collectives, fut la première de vos entreprises. Avec Bergonie de Bordeaux, Claudius Regaud et Harthmann de Paris, Lambret de Lille, soutenu par Strauss, alors Ministre de la Santé publique, vous avez eu le mérite de créer les premiers Centres d'Etude et de Lutte contre le cancer. Groupant les bonnes volontés dans l'Association lyonnaise contre le cancer, comme 19 moyen de propagande, ouvrant dans votre service de Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu un centre de traitement par les agents physiques, que le Grand Dôme abrita pendant 10 ans, vous fûtes parmi les tous premiers en France à utiliser l'action thérapeutique du radium dont la découverte par Pierre Curie était toute récente.

Infatigable, vous développiez votre effort, le complétant par des conférences de propagande, par des communications aux Sociétés savantes et dans les Congrès des résultats obtenus.

Les malades affluèrent de telle sorte que le Centre de l'Hôtel-Dieu devint vite insuffisant. En 1935, vous ouvriez à Grange-Blanche avec l'appui du Président Edouard Herriot, un nouveau centre qui, à l'époque, fut

un modèle du genre et a permis de soigner efficacement plusieurs milliers de cancéreux.

Lorsqu'en 1940, la retraite universitaire vous éloigna de l'enseignement, avec une simplicité qui frappa vivement vos amis et vos élèves, vous vous êtes retiré de la chirurgie active et vous m'avez confié la lourde tâche de vous succéder à la Direction de ce Centre qui était
20 votre œuvre et dont l'activité allait grandissante.

Dans quelques mois, un nouvel édifice qui porte votre nom et le perpétuera pour les générations à venir, va ouvrir ses salles de malades, ses laboratoires, mettre en action les moyens de traitement les plus modernes sous l'impulsion dynamique d'un autre de vos élèves, Marcel Dargent.

Jusqu'à vos derniers jours, vous vous êtes intéressé à cette nouvelle création, participant aux réunions de son Conseil d'Administration, vous préoccupant même de la prochaine inauguration à laquelle vous espériez bien participer. La fatalité ne l'aura pas permis, mais du moins ce nouveau Centre témoignera-t-il avec éclat du développement de l'œuvre que vous avez entreprise il y a plus

de trente ans et pour laquelle tout le sud-est de la France et notre ville vous doivent admiration et reconnaissance.

Votre second grand labeur vous a fait affronter un autre fléau, en vous amenant à traiter chirurgicalement la Tuberculose pulmonaire et là encore, les résultats obtenus vous honorent grandement. C'est, sans aucun doute, votre intimité avec le très grand Phtisiologue que fut le
21 Docteur Dumarest d'Hauteville qui, de même qu'elle fut à l'origine de la création du Sanatorium Mangini, contribua à vous orienter vers cette chirurgie nouvelle qui fut avec le pneumothorax thérapeutique l'un des premiers moyens efficaces pour combattre la tuberculose.

Vous fûtes le premier en France à pratiquer la Thoracoplastie, que Sauerbruk et Brauer en Allemagne venaient de proposer.

Dès 1920, votre Service hospitalier a été le berceau de la Chirurgie thoracique en France, point de départ d'où est sorti ce gigantesque épanouissement auquel, grâce à la formation que vous m'avez donnée, j'ai pu avec votre fils Marcel participer largement.

Votre nom, par deux fois, restera inscrit en tête de

l'effort Français dans le développement spectaculaire de la Chirurgie thoracique.

Vos années de retraite ne furent pas pour autant des années de repos. Organisateur, administrateur passionné, vous avez rajeuni le Sanatorium Mangini pour en faire un instrument de traitement ultra-moderne.

22 Jusqu'à ces tous derniers mois, vous vous êtes dévoué sans compter pour une autre de vos créations, ce Sanatorium Héliο-marin dont vous aviez tant de raisons d'être fier.

Dans les instants trop rares de conversation intime qu'il m'était possible d'avoir avec vous, vous déploriez parfois de ne pas laisser derrière vous une œuvre chirurgicale suffisante. Peu d'hommes cependant peuvent se flatter, au dernier jour de leur vie, d'avoir accompli dans leur orientation professionnelle une œuvre aussi complète et d'une portée aussi belle. Le temps la jugera, les générations garderont votre nom parmi ceux des meilleurs, cependant que les nombreux élèves que vous avez formés et qui, maintenant, sont devenus des maîtres, perpétueront votre Ecole.

Que la reconnaissance de tous, qui honore votre souvenir, soit pour tous les vôtres si douloureusement frappés, la plus sereine des consolations, la pensée la plus apaisante.

DISCOURS
PRONONCÉ PAR
LE MÉDECIN GÉNÉRAL GABRIELLE
PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION
DES HOSPICES

C'est avec une profonde tristesse que je viens m'incliner devant ce cercueil et rendre un dernier hommage au professeur Léon Bérard, au nom de mes collègues du Conseil Général d'Administration des Hospices Civils de Lyon, de leur Directeur général, de tout le personnel hospitalier religieux et laïque.

Le professeur Bérard a consacré une grande partie de sa vie aux hospices; externe en 1890, il était interne en 1892, chef de clinique en 1897, professeur agrégé de chirurgie en 1898, chirurgien des hôpitaux en 1901, professeur de clinique de 1914 à 1940. Il a été également Administrateur des Hospices de 1930 à 1941.

Tous ceux qui ont fréquenté son service savent le soin qu'il apportait à l'accomplissement quotidien de ses

fonctions hospitalières, son talent d'organisation, son dévouement aux malades qui réclamaient ses soins et qui lui gardaient une profonde reconnaissance.

28 Ses nombreux et importants travaux, en particulier ceux sur la chirurgie du corps thyroïde et la chirurgie thoracique lui avaient valu une réputation mondiale, qui rejaillissait sur les Hospices.

Chargé d'un enseignement, nombreux sont les praticiens auxquels il a appris les ressources de la chirurgie. Mais parmi ses élèves il avait su choisir et retenir les meilleurs et il a formé toute une pleïade de chirurgiens dont plusieurs sont devenus des maîtres à leur tour, chirurgiens des Hôpitaux, professeurs de Faculté, qui font eux aussi honneur à la chirurgie française.

Comme administrateur des Hospices il s'est occupé de l'organisation générale des services hospitaliers mais s'est particulièrement intéressé à l'hôpital héliomarin de Giens, l'Hôpital Renée-Sabran, dont il était Administrateur de contrôle et où il a obtenu la création d'un important service chirurgical.

Mais la clientèle privée, les fonctions hospitalières

ne suffisaient pas à absorber une activité débordante : avec son ami Dumarest il a fondé le centre de phtisiothérapie de Hauteville dont on connaît le magnifique développement. A Lyon il a créé le Centre anticancéreux, qui porte légitimement le nom de Centre Léon-Bérard. A Hyères enfin, il a bâti, après avoir lui-même dressé les plans, l'hôpital interdépartemental, avec ses deux magnifiques pavillons au centre d'un parc splendide. 29

Et jusqu'à ces derniers temps, malgré son grand âge, il partageait sa vie entre Lyon, Hauteville et Hyères, dirigeant ses hôpitaux, se préoccupant des moindres détails, construisant encore, rêvant toujours de faire mieux, soucieux de l'amélioration à apporter aux malades.

Je pourrais ajouter à cela sa collaboration à des œuvres où il était secondé par Madame Bérard, son admirable compagne.

Il paraissait toujours aussi alerte, aussi lucide, aussi entreprenant. Mais cet homme, qui avait subi des épreuves terribles dans sa famille, qui avait eu le courage de se raidir contre la douleur, tout au moins de la dissimuler aux étrangers, n'a pu surmonter la dernière. La mort de

Marcel, tué dans un tragique accident d'auto, l'a foudroyé. Nous l'avons vu changer brusquement; c'est alors que nous nous sommes aperçus qu'il avait vieilli. Il s'est très rapidement éteint.

30 Au cours de sa longue et brillante carrière, le professeur Bérard a certes cueilli des titres et des distinctions honorifiques. S'il méritait les honneurs, il ne les recherchait pas. Il avait seulement besoin de se dépenser, non pour lui-même mais pour les siens et ses semblables.

C'est une noble et belle figure qui disparaît. Le professeur Bérard était un grand maître de la chirurgie et un homme d'action. Sous des apparences un peu brusques se cachait une très grande bonté. Ses amis savent tout le bien que Madame Bérard et lui répandaient discrètement autour d'eux.

Que Madame Bérard veuille bien accepter nos bien vives et bien sincères condoléances. Que ses enfants, belles-filles et gendres soient assurés de nos sentiments de bien vive sympathie.

A vous, mon cher Maître, je ne veux pas dire Adieu mais Au revoir.

HOMMAGE
DU
PROFESSEUR GATÉ

La Faculté de Médecine de Lyon, si lourdement frappée au cours de cette année, est à nouveau en deuil. Il y a quelques mois à peine, le cœur serré d'émotion, nous assistions aux obsèques du Professeur Marcel Bérard, si brutalement enlevé à l'affection des siens, de ses maîtres, de ses élèves, de ses amis. Ce fut pour vous, mon cher Maître, le plus horrible des déchirements et malgré votre énergie, vous n'avez pu surmonter cette affreuse douleur. Depuis cette heure, tous ceux qui vous approchaient le constataient avec peine et redoutaient ce qui pouvait en résulter pour vous.

En l'absence de M. le Doyen Hermann, retenu loin

de notre ville, je viens vous apporter l'hommage de la Faculté de Médecine et de l'Université de Lyon, que vous avez si hautement honorées. Il appartient à de plus qualifiés que moi de retracer les étapes de votre prestigieuse carrière hospitalière et universitaire et de rappeler avec vos travaux scientifiques l'œuvre chirurgicale et sociale
34 immense que vous avez si magnifiquement accomplie. Mais si je n'ai pas eu l'honneur d'être votre élève, je me suis souvent trouvé à vos côtés aux réunions de l'Association lyonnaise contre le Cancer que vous avez si longtemps dirigée et ce que je puis souligner ici, c'est l'équilibre merveilleux du corps et de l'esprit, c'est la dignité, c'est la rectitude et la luminosité de l'esprit, c'est le dynamisme constant que l'on admirait en vous. Des distinctions de tous ordres et des plus hautes devaient vous être accordées ; mais c'est vous, c'est votre personnalité, c'est votre œuvre qui les ont honorées. Vous étiez et vous resterez pour tous un magnifique exemple. C'est donc avec le plus grand respect et la plus profonde tristesse que je m'incline devant votre cercueil.

Que Madame Léon Bérard, que vos enfants, que

notre cher collègue, le Professeur Josserand, et notre maître, le Docteur Gallavardin, permettent à la Faculté de Médecine de Lyon de prendre une très large part à la douleur qui les frappe et qu'ils soient assurés du souvenir vivant qu'elle gardera de leur cher disparu.

ALLOCUTION
PRONONCÉE PAR
LE DOCTEUR GALY

L'Œuvre lyonnaise des Tuberculeux perd en la personne vénérée du Professeur Léon Bérard le président qui, pendant cinquante ans avec tant d'autorité et de dévouement, orienta ses destinées.

Retracer l'œuvre administrative du professeur Léon Bérard serait rappeler toute la vie de l'œuvre car aucune décision la concernant n'a été prise sans avoir été murie par son jugement, aucun projet n'a pu être réalisé que grâce à son efficiente et persévérante action.

Déférant au désir de Madame Bérard et de sa famille, ce n'est qu'à grands traits que je rappellerai l'essor admirable qu'il a su donner à l'œuvre créée par son beau-père Félix Mangini.

Cinq ans après la fondation de cette œuvre, le Doc-

teur Léon Bérard, nommé administrateur, se voit confier les fonctions de Président du Comité de Direction. En 1907, lorsque M. Oberkampff insiste pour quitter la présidence de l'œuvre, c'est à l'unanimité que le Conseil d'Administration l'élut à ce poste qu'il conservera pendant un demi-siècle.

40 Cinquante années de clairvoyance, de hardiesse dans les réalisations, de ferme autorité servie par une énergie peu commune sont à l'origine du développement constant et de l'élargissement considérable de l'action de l'œuvre.

Une administration attentive, une impeccable gestion, la réalisation opportune des améliorations nécessaires allaient permettre au sanatorium d'Hauteville, le plus ancien des sanatoriums français, de rester le plus moderne dans ses installations et son équipement. Sous la direction médicale de son ami, le Docteur Frédéric Dumarest, ce sanatorium devait devenir le centre d'une école phtisio-logique active et renommée qui a introduit et vulgarisé la pratique de la cure sanatoriale et de la collapsothérapie médico-chirurgicale.

Le Professeur Bérard ne se bornait pas à participer à la gestion administrative mais contribuait personnellement à l'activité médicale puisque c'est à Hauteville que furent réalisées par lui, en 1913 et 1919, les premières thoracoplasties et phrénicectomies effectuées en France.

Mais les transformations rendues nécessaires par l'extension du rôle de la chirurgie dans le traitement de la 41 tuberculose pulmonaire allaient trouver leur accomplissement dans la création de cet admirable bloc chirurgical où son fils, le Professeur Marcel Bérard, s'illustra dans la chirurgie d'exérèse des lésions tuberculeuses, perpétuant ainsi la grande renommée de l'établissement dans une des plus pures traditions familiales, hélas ! si tragiquement interrompue.

Au développement si harmonieux du Sanatorium Félix-Mangini, destiné aux malades atteints d'affections pulmonaires, devait s'ajouter, en 1931, la création à Hyères, d'un établissement de cure héliomarine pour tuberculeux osseux.

Avec son fils, le Docteur Félix Bérard, il en conçut l'idée, résolut les difficultés de financement, dressa les

plans, surveilla la construction, assura la mise en route, décida et réalisa les aménagements et agrandissements successifs. Sa ténacité et sa foi dans l'œuvre entreprise allaient lui permettre, après 1944, de relever les bâtiments dévastés par la guerre, l'occupation ennemie et les réquisitions. Le résultat en fut la réouverture progressive des
42 divers pavillons et l'aménagement moderne toujours perfectionné de ce magnifique ensemble dont bénéficient plus de trois cents hospitalisés.

La part prise par le professeur Léon Bérard dans ces diverses réalisations fut toujours prépondérante et décisive non seulement dans l'impulsion donnée mais dans le contrôle précis et renouvelé du fonctionnement des établissements.

Chirurgien du sanatorium d'Hauteville, il profitait des journées de séances opératoires pour en surveiller l'activité et notifier ses instructions.

Résidant à Hyères, il s'occupait personnellement de la bonne marche de l'établissement où rien n'échappait à son regard vigilant.

De l'œuvre lyonnaise des Tuberculeux le profes-

seur Léon Bérard fut non seulement le pionnier et le réalisateur, il en fut véritablement l'âme, âme dévouée et agissante et combien efficace!

La tâche du Conseil de l'Œuvre sera lourde de maintenir une si haute tradition faite tant de gestion avisée et prudente que de grandeur dans les conceptions.

Le Conseil d'Administration s'incline respectueuse- 43
ment devant la grande douleur de ses proches, devant vous, Madame, qui fûtes toujours la conseillère discrète et clairvoyante de notre Président, devant ses enfants, son fils et ses gendres dont la présence au sein de notre comité sont les plus sûrs garants de la pérennité de l'œuvre admirable de leur père, le Professeur Léon Bérard, que nous pleurons aujourd'hui.

ALLOCUTION

PRONONCÉE PAR

LE PROFESSEUR PIERRE BERTRAND

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE DE LYON

AU COURS DE SA SÉANCE DU 15 NOVEMBRE 1956

Plus de deux mois se sont écoulés depuis que notre Société a perdu celui qui était son doyen d'âge et aussi son doyen d'élection. Le professeur Léon Bérard est mort le 2 septembre dernier, au terme d'une existence qui lui ménagea la plus magnifique carrière, mais qui lui réserva, pendant les quinze dernières années de sa vie, les deuils les plus cruels qu'un homme puisse éprouver.

Monsieur Bérard était né le 17 février 1870, à Morez, chef-lieu de canton du Jura, où son père était pharmacien. Il fit toutes ses études secondaires au Lycée de Lons-le-Saunier, dont il fut un élève particulièrement brillant. Arrivé à Lyon en 1888, il était nommé externe des hôpitaux en 1890, et deux ans plus tard, il était reçu au concours d'Internat. Il allait ainsi devenir l'élève d'Augagneur, de

Gangolphe, de Vincent, de Maurice Pollosson, de Fochier ; mais déjà il s'inscrivait parmi ceux qu'Antonin Poncet devait grouper autour de lui : après deux semestres d'internat passés dans son service, il devint son chef de clinique et très rapidement, en 1897, à l'âge de 27 ans, il était nommé agrégé, à un concours où son camarade
50 de promotion était Monsieur Nové-Josserand.

Reçu au concours du chirurgicat en 1901, il devait, l'année suivante, être titularisé. Chirurgien de la Charité à 32 ans, puis à l'Hôpital de la Croix-Rousse, il prenait en 1908 un service à l'Hôtel-Dieu. En 1913, la mort subite d'Antonin Poncet et la disparition brutale de Jaboulay laissaient vacantes les deux chaires de clinique chirurgicale de la Faculté. Il pouvait alors paraître difficile de ne pas désigner pour occuper ces chaires, les plus anciens agrégés. En effet le Conseil de la Faculté, sur la demande instante de Jules Courmont, de Pollosson et de Weill, élisait à la presque unanimité mon maître Tixier et Monsieur Bérard. Par un paradoxe curieux, Tixier, élève de Jaboulay, remplaçait Poncet ; et Monsieur Bérard, élève de Poncet, succédait à Jaboulay.

Dès lors, chef d'une très importante clinique, Monsieur Bérard réunissait autour de lui ceux qui furent parmi les meilleurs de leur génération ; il accueillait Leriche et Cotte dans son service. La guerre survint, pendant laquelle il assura, avec l'aide de Carrel, au début, puis avec Auguste Lumière et Julien Tellier, les soins demandés par d'innombrables blessés. En 1919, la démobilisation lui permit
51 de retrouver des collaborateurs qui, pendant près de cinq ans, étaient restés aux armées. Il devait, durant plus de vingt ans, jusqu'à sa retraite qu'il prit en 1940, poursuivre une œuvre scientifique et sociale considérable, soit seul, soit avec l'aide de ses élèves dont un grand nombre sont arrivés à la Faculté et aux hôpitaux. Vous êtes trop nombreux ici à pouvoir vous flatter d'avoir été les élèves de Monsieur Bérard pour que je cite tous vos noms qui vont d'André Chalier et de Paul Santy, jusqu'à celui de Dargent qui fut son dernier chef de clinique.

Les travaux de Léon Bérard sont innombrables ; mais s'il fut jusqu'au bout un chirurgien général, il s'intéressa plus particulièrement au traitement de certaines maladies.

Les affections du corps thyroïde retinrent son atten-

tion dès le début de sa carrière chirurgicale. Il avait, en 1896, soutenu sa thèse de doctorat sur le traitement des goîtres ; il pouvait, quarante ans après, faire état de plus de six mille interventions sur le corps thyroïde, qu'il s'agît de goîtres, de maladie de Basedow ou de cancer de la glande. Il était certainement le chirurgien français
52 ayant la plus nombreuse et la meilleure statistique.

Il s'intéressa, un temps, à l'orthopédie ; dès 1899 il avait, avec Maurice Pollosson, signé un important travail sur les tumeurs des os ; en 1911, il était chargé d'un rapport sur le traitement sanglant des fractures.

Gendre de Félix Mangini, il avait orienté la générosité de son beau-père vers les œuvres sociales anti-tuberculeuses. Ami de Dumarest, il l'avait puissamment aidé dans la réalisation de cette magnifique station d'Hautteville, où pendant de longues années, il allait chaque semaine, opérer des malades au sanatorium Mangini. Ici même, il fit de très nombreuses communications sur le traitement chirurgical de la tuberculose pulmonaire ; il fut le premier à pratiquer à Lyon, et même en France, ces thoracectomies dont il aimait nous montrer les bons

résultats. Il devint ainsi l'instigateur et le créateur de la chirurgie thoracique, qui devait, entre les mains de son successeur, prendre un élan impressionnant et conduire à la pratique journalière des pneumocœctomies et, plus récemment, des interventions de chirurgie cardiaque.

Président de l'œuvre lyonnaise des tuberculeux, dont il assura la direction jusqu'à la fin de sa vie, il fut amené
53 à réaliser, dans le midi, tout près de l'hôpital Renée-Sabran, un important centre de traitement des tuberculeuses ostéo-articulaires de l'adulte, et cela le conduisit à s'intéresser particulièrement au traitement chirurgical du mal de Pott : dès 1925, il en apportait les premiers résultats ; aujourd'hui même, les techniques qu'il avait proposées restent valables.

Lorsque fut entreprise en France, de façon raisonnée, la lutte contre le cancer, Monsieur Bérard fut l'un des pionniers de cette œuvre. Ami d'Hartmann, il bénéficia de son appui pour réaliser, à Lyon, un centre anticancéreux dont les débuts furent modestes, qui se développa quand il put l'installer à Grange-Blanche, et qui a pris une telle importance qu'un nouvel hôpital, portant

le nom de Léon Bérard, doit s'ouvrir bientôt pour recevoir les cancéreux de notre région.

J'ai voulu ne retracer qu'à grands traits, une carrière qui fut exceptionnelle, tant par son allure rapide que par ses qualités. Il m'est difficile de dire ce que fut
54 l'homme, que j'ai peu fréquenté, lors de mes dernières années d'internat, n'ayant pas eu l'honneur d'être son élève. Je l'ai connu un peu mieux déjà, au cours de ces rencontres que rend possible à Lyon l'étroite cohésion du corps chirurgical. Sa présence hebdomadaire dans cette enceinte, ses fréquentes interventions, les contacts rendus possibles dans l'atmosphère spéciale de nos hôpitaux lyonnais, m'ont permis de deviner déjà les qualités de l'homme derrière l'apparence un peu froide et autoritaire du Maître.

Il fallut vraiment des circonstances douloureuses pour que, il y a plus de vingt ans, je découvre ce qu'était cet homme jusque là demeuré pour moi quelque peu lointain. Appelé auprès de l'un des miens, il sut faire preuve, au cours de longs mois, d'un dévouement quotidien. Ma famille avait contracté, envers lui, une grande

dette de reconnaissance, et l'affection que nous lui avions vouée était demeurée, depuis, aussi fidèle que profonde.

Ces qualités d'homme, Monsieur Bérard devait les manifester également dans l'orientation de son œuvre qui, dépassant celle d'un praticien de chirurgie et d'un chef d'école, voulut être aussi celle d'un créateur, d'un organisateur d'institution d'une immense portée sociale. 55 J'ai déjà dit son rôle dans l'organisation de la lutte contre la tuberculose et contre le cancer. Il ne s'est pas contenté d'y prêter son nom ; il les a véritablement créées, dirigées, maintenues à travers des périodes difficiles ; elles demeurent aujourd'hui comme un vivant témoignage de son sens de l'humain.

Il eût mieux valu sans doute, pour lui, que son apparente froideur, n'eût pas caché une sensibilité profonde. Il eût moins souffert des épreuves qu'il devait subir coup sur coup dans les seize dernières années de sa vie. Père de sept enfants, il avait eu deux filles et cinq fils. Il avait déjà, en 1923, perdu un fils, atteint d'une maladie sans appel. Il eut, en 1940, le courage d'accepter sans une plainte la mort de son fils aîné, qui était

notre collègue à l'Hôpital Renée-Sabran. Il y a quelques années à peine, un troisième fils, lui était brutalement enlevé. Du moins lui restait-il celui qui était sa fierté, sur qui il se reposait pour l'avenir, pensant que, lui disparu, il le remplacerait comme chef de famille, et parce qu'il avait mis en lui toutes ses meilleures espérances, 56 pour maintenir les œuvres auxquelles il avait consacré sa vie.

Il n'est pas besoin de vous rappeler l'atmosphère tragique de ce jeudi soir où nous avons appris, à la sortie de cette salle, la mort de Marcel Bérard. Ce jour-là, le destin du père fut fixé : le choc était trop rude. Demeuré jusque là intact, malgré les épreuves et le poids des années, Monsieur Bérard essaya de lutter encore. Nous l'avons revu, ici même plusieurs fois, mais il n'était plus semblable à lui-même. La pensée de son fils l'obsédait. Nous espérions qu'il pourrait, une fois encore, triompher de l'épreuve. Il était trop tard et nous apprenions, au début de septembre, qu'il n'était plus là.

Mais je veux aujourd'hui oublier les semaines douloureuses qui précédèrent la fin du professeur Léon

Bérard, pour retenir au delà d'elle, le souvenir de cette magnifique destinée, en évoquant la mémoire du modeste pharmacien de Morez qui, bien qu'il ait disparu il y a déjà quarante ans, avait pu avant de mourir, voir l'ascension prodigieuse, côte à côte, de ses deux fils : celle de l'aîné, Victor Bérard, helléniste de notoriété mondiale, en même temps qu'il était au premier rang des personnages 57 politiques français ; celle aussi de notre Maître, devenu l'un des chefs incontestés de l'école chirurgicale lyonnaise, et dont l'autorité avait déjà dépassé les frontières de notre pays.

Messieurs, en votre nom, j'ai prié Madame Bérard d'agréer nos respectueuses condoléances. J'ai assuré ses enfants, et plus particulièrement notre collègue André Josserand, de notre affectueuse sympathie.

ARTICLE
DU DOCTEUR COLOMBET
PARU DANS
LE JOURNAL DE MÉDECINE DE LYON

Le professeur Léon Bérard vient d'arriver au terme d'une longue vie, faite d'énergie et de labeur. Avec lui disparaît l'animateur de grande classe dont la forte personnalité sut attirer, au cours de sa carrière médicale, toutes les valeurs capables d'assurer la réussite des projets que son ardeur scientifique, toujours sous pression, élaborait.

De souche jurassienne et d'origine modeste, ce montagnard de Morez, robuste tel un chêne, se révéla, au Lycée Rouget-de-Lisle à Lons-le-Saunier, aussi remarquable que son frère Victor, l'helléniste célèbre par ses travaux sur l'Iliade et l'Odyssée.

Dans ses classes d'humanités, il apporta les qualités de sa race, une volonté de fer, un travail acharné, au

service d'une intelligence largement ouverte à toutes les disciplines enseignées. Il acquit ainsi une culture générale qui le rendit apte à résoudre, dans d'excellentes conditions, les grands problèmes auxquels il allait consacrer sa vie.

64 Ayant opté pour la Médecine, il conquiert à Lyon, sans aucune difficulté, tous les grades qui firent de lui, en 1914 à l'âge de 44 ans, un professeur de Clinique chirurgicale : il succédait au professeur Jaboulay, après avoir été l'élève préféré du professeur Poncet, et il en était digne.

Son enseignement grâce à son érudition, à son sens clinique, à son éloquence, intéressa ses auditeurs au plus haut degré ; et aujourd'hui de nombreux chirurgiens lyonnais tiennent à honneur d'avoir été ses élèves.

Après des recherches approfondies, sur l'actinomyose, sur le goitre, si fréquent dans son Jura, il entama la lutte contre deux grands fléaux : la tuberculose et le cancer.

Il prit la direction médicale de l'Œuvre lyonnaise des Tuberculeux, comme Administrateur du Sanatorium

Félix-Mangini à Hauteville. Il créa à l'Hôpital Inter-départemental héliο-marin d'Hyères, une école de rééducation, qui permettait désormais aux tuberculeux stabilisés de gagner leur vie, après avoir appris un métier.

Enfin il introduisit en France la chirurgie thoracique qui, après de multiples tâtonnements, est arrivée à guérir des lésions bacillaires considérées jusqu'alors comme incurables. Cette chirurgie a été, d'ailleurs, le point de 65 départ d'opérations plus audacieuses encore, sur le cœur et l'aorte.

La lutte contre le cancer fut son œuvre capitale. Dès 1923, avec quelques tubes de radium, mis à sa disposition par la Société lyonnaise contre le cancer, dont il était le fondateur, aidé par un petit groupe de collaborateurs bénévoles, le Docteur Malot, radio-thérapeute de la première heure, le Docteur Sargnon, audacieux spécialiste, Auguste Lumière, les Professeurs Arloing et Morel, et quelques autres encore, il mit en marche modestement dans un recoin du Dôme, à l'Hôtel-Dieu, un service qui se développa par la suite, avec vigueur, à l'hôpital Edouard-Herriot.

Bientôt dans une troisième étape, ce Centre prendra place, en 1957, dans un nouvel établissement en cours de construction qui sera doté des derniers perfectionnements techniques pour la recherche sur le cancer et pour son traitement, sous la direction du professeur Santy, l'élève le plus digne du Maître.

66 Le cancer n'a pas encore révélé, hélas, tous ses secrets, mais le jour où l'on en connaîtra l'origine et les moyens spécifiques pour l'éviter et pour en guérir, le professeur Léon Bérard aura le droit d'être mis au premier rang des pionniers qui auront permis ces découvertes.

A l'heure de la retraite, ce sage a su organiser ses loisirs en partageant son temps entre Lyon où il s'intéressait à la Société de Chirurgie et à des œuvres de bienfaisance, Paris où il assistait aux séances de plusieurs Académies dont il faisait partie et le Midi où il surveillait le bon fonctionnement de l'Hôpital héliο-marin. Tous ses amis étaient en admiration devant sa verte vieillesse; quand la mort l'a surpris, il préparait encore le discours qu'il se proposait de prononcer à l'inauguration prochaine du nouveau Centre anticancéreux.

Et pourtant, au cours de cette existence de travailleur chevronné, le sort, inhumain, lui asséna des coups très durs qu'il supporta d'abord avec stoïcisme, puis avec le courage et la résignation d'un croyant qui, au déclin de sa vie, s'était rapproché de Dieu.

Sa bonté était devenue telle que bien des fois je le vis apporter la consolation à ses amis malheureux, oubliant 67 ses propres misères.

En une de ses heures de confidences dont je fus le témoin, il lui arriva de regretter de n'avoir pas été l'auteur d'une grande découverte, et il nous déclara alors qu'en compensation, il avait cherché à créer une œuvre médico-chirurgicale de grande portée humanitaire: aujourd'hui on peut affirmer que le Centre Léon-Bérard contre le cancer a répondu pleinement à ses vœux et à ses efforts.

CETTE PLAQUETTE
TIRÉE A 500 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 500
A ÉTÉ IMPRIMÉE PAR
LES AUDIN

A LYON

399